

LE MADAWASKA

a Cie d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N. B. 10 MARS 1915

G.-E. DION, Administrateur

La Langue Que Nous Parlons

Nous reproduisons de l'Assomption No de février l'excellent article qui suit et que nos lecteurs liront certainement avec beaucoup de plaisir.

La langue que nous parlons est celle-là même que nos pères ont apportée de France, lorsqu'ils sont venus, dans la première moitié du XVIIe siècle, s'établir à Port-Royal.

Port-Royal est devenu Annapolis-Royal, en l'honneur de la reine Anne, qui régnait alors en Angleterre; l'Acadie s'appelle aujourd'hui Nova-Scotia, mot latin qui, en anglais, signifie New Scotland et, en français, Nouvelle Ecosse. Tout a changé dans notre belle patrie, à l'exception de nous-mêmes, de la religion que nous pratiquons et de la langue que nous parlons.

Celle-ci, à la date de la Confédération Canadienne, n'avait pas varié, depuis les premiers temps. Dans les paroisses éloignées des centres, elle ne varie guère, même aujourd'hui; c'est l'ancien français de France, datant de trois siècles passés, que nous parlons. Aucune mauvaise influence extérieure ne l'a altérée, sauf un certain nombre de mots anglais, malheureusement trop nombreux, mots effrontés, qu'on distingue facilement à leur mauvaise tenue, et qui viennent, sans gêne, s'asseoir dans le grand bord, lorsque leur place est à la cuisine, ou plutôt à la porte.

La langue que nous parlons et dont quelques-uns, bien à tort, rougissent, est une relique d'un grand prix. N'ayant pas changé depuis l'établissement du pays, elle est pour les philologues ce que serait pour un antiquaire la découverte d'une vieille manne toute remplie d'outils, d'ustensiles, d'armures, de bijoux, de monnaie de l'empire, ou pour un paléontologiste (ô que nos bons vieux mots valent mieux que tous ces termes savants et barbares) celle d'un fossile retiré d'une fouille dans un parfait état de conservation.

C'est une légende qui nous fait descendre du Breton, honnête et têt; nos pères ne venaient pas davantage de la Normandie, où murissent les bonnes pommes, et fleurissent les hommes rous; nous venons du Berry, ou, en tous cas, des bords avoisinant le sud de la Loire, qui est l'endroit de l'antique royaume où la langue était la plus harmonieusement douce, où sourdaient les sources les plus limpides du verbe français.

La langue française que l'on entend de nos jours à l'Académie, n'est pas sortie du latin comme Minerve du cerveau de Jupiter, ou Eve du côté gauche d'Adam, armée de pieds en cap de force et de beauté. Elle sort des multiples patois ou dialectes qui se partageaient et se partagent encore la France, depuis la Loire jusqu'aux Flandres et la Manche; le normand et le picard, au nord, le parisien et le bourguignon, plus au sud; et c'est graduellement, lentement, laborieusement, qu'elle s'est constituée, qu'elle a formé sa syntaxe, qu'elle a assumé ses formes, qu'elle a ébauché ses angles et poli ses surfaces, pour se revêtir de transparence et de clarté.

Ces divers patois, de leur côté, sortaient du latin, non pas du poli et ciselé de Cicéron et de Virgile, mais du latin vulgaire et fruste, introduit dans les Gaules par les légionnaires romains, soldats illettrés, pour la presque totalité, dont la langue, également, était patoise.

C'est vers le milieu du XVIIe siècle, à la date où Razilly et d'Aulnay de Charnisay vinrent avec une quarantaine de familles s'établir à demeure dans la colonie acadienne, que la langue française prit sa forme définitive et se donna un dictionnaire officiel, hors duquel il n'y eut plus, pour les écrivains, de salut.

Le choix définitif et irrévocable des mots fut laissé à Quarrante Immortels, dont la plupart sont morts éternellement, et seraient aujourd'hui profondément inconnus de la postérité, si Boileau ne les eût couverts de ridicule, et aux habitués de l'hôtel de Rambouillet, aux grammairiens, aux Précieuses, aux savants de France et de Navarre. Ils firent tous ensemble, il faut en convenir, un triage élégant; mais combien de diamants bruts de la plus belle eau, combien de perles obscures du plus chatoyant orient, combien de mots d'or à vingt-quatre carats, furent laissés dédaigneusement de côté, pour n'avoir pas su plaire à un pédant bien en cour, ou s'être comme le paysan du Danube, présentée devant les Favorités, sans perruque poudrée à frimas, sans manchettes de fine batiste, sans haut-de-chausse à la dernière mode!

Les linguistes sont aujourd'hui à la recherche de ces vieux mots populaires, pour les réhabiliter, pour les faire entrer dans le glossaire académique de la langue.

Or, nous avons, dans notre parler national, transplanté du Berry en Acadie, un champs jonché de ces épis d'or, où il

n'y a qu'à se pencher et cueillir au hasard, pour en faire des brassées de gerbes lumineuses.

La presque totalité de ces mots est de bonne arage; je les retrouve tous, soit intégralement, soit légèrement modifiés dans les vieux auteurs, ou dans les dialectes régionaux de France. Quoique très anciens, contemporains même, pour la plupart, des premiers nés du langage, ils se conservent éternellement jeunes, allant encore d'un pas alerte, l'œil s'emillant, la fraîcheur de la jeunesse aux joues. On dirait qu'ils ont bu à la fontaine de Jouvence.

Par exemple, on n'en trouve aucun parmi nous qui exprime le blasphème. Nos pères ne jurèrent pas; ils n'avaient pas, il y a soixante ans, de mots pour jurer. Ce furent les Anglais qui, les premiers, nous en fournirent. On les habilla d'abord de façon à leur donner un air chrétien. La bienheureuse Jeanne d'Arc, sans songer à mal, disait à ses soldats, devant Orléans: *Sus aux Goddems!* Nos grand-pères auraient dit: *Sus aux gadilles. Gadelier* était un gros jurément dont on se confessait.

Parmi les mots et les expressions dont nous faisons couramment usage et qui ne se trouvent pas dans le Dictionnaire de l'Académie, tous n'offrent pas le même intérêt. Ceux qui appartiennent à l'ancien *estoc*, qui ont conservé leur signification première et qui servent toujours aux mêmes emplois qu'il y a trois cents, six cents, onze cents ans, sont les plus précieux. Quelques-uns, *aider*, ou *adjider*, qu'il *laisse*, se retrouvent — *aidha, faet* — dans le premier document connu de la langue, le *Serment* que les deux fils de Louis-le-Pieux Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique, se jurèrent l'un à l'autre à Strasbourg, en 842. D'autres peuvent aider à éclaircir des textes anciens; d'autres enfin sont des radicaux perdus que l'on recherche vainement en France, et qui expliquent la formation de dérivés restés jusqu'ici inexplicables, *got, gargolon*, par exemple.

(A suivre)

St Jacques, N. B.

Vendredi soir dernier, Messieurs Alphonse Dumont et Hilaire Daigle prenaient le train pour Cabano, P. Q. Ils al assisté au funérailles de feu Raoul Bélanger. On n'assure que M. Daigle a fait la connaissance de gentilles et aimables "Canayennes" et qu'il s'est bien amusé. Il ne serait pas surprenant qu'il y retournerait avant longtemps.

M. Firmin Michaud, de St-Léonard, est revenu passer le dimanche en voiture ici.

M. W. B. Houde, voyageur de la maison Charles A. Paquet, de Québec, passait lui aussi, le dimanche à St-Jacques. Il était, au "ST JACQUES".

M. M. G. Bossé et M. Whalen ont fait l'achat d'une turbine pour leur moulin à scier de la rivière à la Truite. L'idée n'est pas mauvaise. Le b. soin d'un moulin à scie, à cet endroit, se fait de plus en plus sentir. C'est un très grand avantage pour tous les nouveaux colons de "Far Line" et il est à espérer que les entrepreneurs et courageux propriétaires du nouveau moulin y trouveront leur profit.

Samedi dernier, le Dr Laporte était appelé chez M. Tommy Grondin. Les Sauvages étaient là et on m'assure qu'ils y ont laissé une grosse fille, à la grande joie de M. et de Mme Grondin. Cette enfant fut baptisée dimanche, sous le nom de Léonide. Les compères étaient: M. et Mme Johnny Grondin. Longue vie à la nouvelle arrivée.

M. A. Lawson, avocat d'Edmundston était ici mardi. Il était venu assister à une assemblée spéciale des contribuables du district No 2. On me dit que M. Lawson a agi comme secrétaire à cette assemblée; et qu'il a trouvé la tâche si facile et les gens si paisibles, qu'il se pro-

Les champs vs la terre

Et vous autres, cultivateurs

L'une des idées fausses les plus nuisibles, est celle qui se cache sous ces mots: *métier d'habitant, petit métier!*

Nos cultivateurs, pour la plupart, croient cela de toute leur âme se plaignent tout le temps, et ne s'attachent point à leur noble profession. L'automne arrivé, voyez l'empressement avec lequel ils "vont à la job", la légèreté qui leur fait abandonner leurs intérêts à l'aventure d'une administration quelconque, pour gagner un camp, peiner tout l'hiver et arriver "bonne à bonne" au printemps, quand ce n'est pas "en dessous".

Quelqu'un me le faisait remarquer dernièrement: "Le grand ennemi de la terre, dans nos environs, c'est la folie du cultivateur pour les chantiers. Comme s'il n'avait pas à s'occuper avec profit, chez lui, l'hiver. Je connais tel ou tel habitant qui n'a jamais "jobbé", et qui pourtant vit bien mieux que ses voisins.

On dira: Mais faire des billets, c'est une honnête industrie. oui! mais, cultiver est la plus stable et la plus payante des industries. On ne court pas deux lieues à la fois. Chacun à son affaire, si l'on veut que tout marche bien. Voyez-vous les marchands, les boulangers confier leurs affaires à une jeunesse de 15 ans ou à un voisin, pour s'en aller aux billets? Rien ne r. mplace l'œil du maître.

Un cultivateur qui mène en même temps la vie de "jobber" ne peut pas comprendre la beauté de sa profession et le vrai sens de ses intérêts: il n'expérimente pas les profits qu'il y a pour le chef d'une industrie aussi lucrative à diriger soi-même ses affaires toute l'année; il gâte ses enfants, en les envoyant chaque hiver, dans les bois où ils font toutes sortes de rencontres, encaissent préjugés sur préjugés, et, à tout événement, perdent le goût de la terre, l'aptitude à la culture intelligente et suivie.

Et quand les pères de familles viennent les larmes aux yeux déplorer la désertion de la terre par leurs enfants, n'ayons pas de fausses tendresse et disons-leur tout crûment: C'est votre faute! il faudrait un miracle pour que les choses arrivent autrement.

C'est aujourd'hui le cri général: Que de jeunes cœurs la vie des chantiers enlève à la profession agricole! Que de vies précieuses même dont elle la prive. Hélas! qu'elle se ferait longue la liste des beaux et forts jeunes gens, espoir de la terre, pensait-on, qui nous sont ravis, chaque saison, écrasés sous un arbre, saignés jusqu'à épuisement total par un mauvais coup de hache ou précipités dans les rapides d'une rivière furieuse!

Où! c'est surtout chez les jeunes fils de cultivateurs que le régime des chantiers exerce des effets irréversibles. Non seulement il décime les vies, mais il détourne les esprits de la terre, énerve les volontés et dégrade de la vie passible, stable et indépendante du foyer agricole.

Je sais telle paroisse, où l'agriculture, dans l'ensemble, n'a guère progressé depuis vingt ans: C'est une paroisse dont les cultivateurs, en grande partie, sont en même temps des gens de chantiers, des gens qui courent deux lieues... et les courtout toute leur vie. Les parents avaient cela dans le sang. L'automne, ils n'avaient de repos et de joie qu'ils n'eussent la perspective d'aller couper, travailler comme des mercenaires tout l'hiver pour le profit du "grand jobber". Ils revenaient endettés, leurs animaux étaient morts ou à peu près durant l'hiver, qu'importe! ils étaient contents, ils avaient hiverné dans les bois.

Après cela, le déluge! Et si l'on espère, à ce régime là, éduquer une classe agricole, as-t-on au travail de la terre, fière et satisfaite de son sort, c'est être royalement naïf! Non! les enfants font comme ils voient faire, et, malheureusement, ils devaient leurs pères quand il s'agit de lâcher la terre, comprenez bien: quand il s'agit de l'abandonner à l'échecement!

Car la terre est toujours ce qui paie le mieux, la culture, de toutes les industries, celles qui fournissent la fois le plus de loisirs et de stabi-

CARTES D'AFFAIRES

Casier Postal "S" Tél. 28-41
MAX. D. CORMIER
B. A.
Avocat, Notaire Public
EDMUNDSTON, N. B.

A. M. CHAMBERLAND
B. A.
AVOCAT, NOTAIRE PUBLIC
Bureau: Grand Falls
St-Léonard, tous les jeudis de chaque semaine
Anderson Siding, le 15 de chaque mois.

EDMUNDSTON, N. B.
PIO H. LAPORTE
Médecin-Chirurgien
EDMUNDSTON, N. B.

Casier Postal "S" Tél. 46
A. M. SORMANY, M. D.
Médecin-Chirurgien
EDMUNDSTON, N. B.

J. A. GUY, M. D.
Médecin-Chirurgien
EDMUNDSTON, N. B.

DR Z. VEZINA
Ex-élève des Hôpitaux de Paris.
— Médecin spécialiste —
de l'Hôpital de Fraserville
Spécialité: Maladies des yeux, oreilles, nez, gorge.
Bureau: 151 rue Lafontaine
Fraserville, P. Q.
Tél. Kamouraska, No. 325.
Tél. National, "519"
Heures de Bureau:
10 hrs à 11.30 hrs a. m.
2 hrs à 5 hrs p. m.
Soir: 7 à 8 P. M.

Téléphone, 18
J. A. RATTEY
Médecin-Vétérinaire
EDMUNDSTON, N. B.

Casier Postal, 8 Téléphone
JOHN J. DAIGLE
MARCHAND GENERAL
EDMUNDSTON, N. B.

FIRMIN MICHAUD
Marchand de Liqueurs
ST-LEONARD, N. B.

A. E. THIBAUT
MARCHAND DE MEUBLES
Assortiment complet
EDMUNDSTON, N. B.

J. A. DAIGLE
HOTELLIER
ANDERSON SIDING, N. B.

NEW VICTORIA HOTEL

Rue Victoria
Chambres confortables. Service de premier ordre.
Salles d'échantillons à la disposition des voyageurs.
S. J. BERNARD,
Edmundston, N. B.

net d'y revenir... moyennant paiement.

M. Damase Robitaille, de St-Pasen, P. Q., était de passage ici, ces jours derniers. Conduit par M. Denis Grondin, il est allé chez plusieurs de ses clients. M. Robitaille vend pour son propre compte, toutes sortes de voitures et d'instruments aratoires.

M. et Mme Onésime Bélanger viennent de faire l'acquisition d'une grosse fille.

M. et Mme Onésime Bélanger viennent de faire l'acquisition d'une grosse fille.

JEAN SENT PARTOUT

Connors, N. B.

Le 2 mars est décédée Dame Ida Kitting à l'âge de 43 ans, elle a été enterrée à l'église protestante le 4 mars.

NAISSANCE

Monsieur et Madame Max. D. Cormier ont le plaisir d'annoncer la naissance d'une grosse fille, née le 4 mars et baptisée le 6 mars par le Révérend M. Conway sous les noms de Marie Agnès Fernande. Parrain et marraine: Rév. M. Dominique D. Cormier, vicaire à St. Mary's, N. B., et Révérend Soeur Ste-Agnès du Sacré-Coeur, née Alvina Cormier, de l'archevêché d'Ottawa.

HEROISME

Hier soir au palais de justice son honneur le juge Crockett a présenté à Monsieur Félix D. Hébert une médaille à lui décerné pour sauvetage héroïque. Nous donnerons plus de détails dans notre prochain numéro.

lité, le minimum de risques et le maximum de rendement. Le cultivateur intelligent et zélé vit libre et sûr du lendemain; l'agriculture est le soutien d'un pays, le château-fort de la vie nationale. La guerre terrible qui fait actuellement trembler le monde vient illustrer à point cette vérité: Tout le monde s'entend pour répéter: la seule industrie saine, indépendante des fluctuations et des crises, c'est l'industrie agricole! Et les faits corroborent absolument ces dires.
Cultivateurs, restez donc chez vous; sur vos terres; donnez-vous tout entiers à votre noble profession et ne le désertez pas une bonne moitié de l'année; comprenez-le, les mieux partagés, c'est vous!
Tout le monde le dit sans arrière-pensée. Dites-vous le une bonne fois à vous-mêmes!
Quatorze métiers, quatorze misères!
J. M.